

DOCUMENTS
ACTES ET RAPPORTS
POUR L'ÉDUCATION

Le métier d'instruire

pédagogie et
philosophie

Colloque de La Rochelle

15 - 16 mai 1990

Sous la direction de
Laurence Cornu

Avec le concours du Collège international
de philosophie

© Paris 1992



GRAAPH



CENTRE REGIONAL
DE DOCUMENTATION
PEDAGOGIQUE
DE POITOU - CHARENTES

L'ÉCONOMIE DU SAVOIR ET L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE EN ALLEMAGNE DE 1800 A 1850

Ulrich Johannes Schneider

L' on commence aujourd'hui à introduire la philosophie dans le cursus des lycées en Allemagne, comme propédeutique. Jusqu'à lors l'exclusion de la philosophie de l'enseignement secondaire s'éclaire par l'histoire de cet enseignement en Allemagne dans la première moitié du XIX^e siècle. L'histoire de la philosophie y devient prééminente pour relever dans le passé ce qui vaut philosophiquement dans le présent. C'est elle qui devient introduction à la philosophie. L'étude en est donc plus spécialisée et de ce fait réservée à des études universitaires.

« Au XVIII^e siècle, il était convenable de prendre un cours de philosophie à l'université avant même d'étudier une science. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que la philosophie disparaît peu à peu. Le lycée la retenait encore, avant de l'abandonner presque complètement... » C'est la constatation de Friedrich Paulsen, auteur d'une volumineuse et incomparable *Histoire de l'Enseignement Supérieur* (Geschichte des gelehrten Unterrichts). Sa conclusion, écrite vers la fin du XIX^e siècle, était la suivante : « Aujourd'hui, une grande partie, peut-être la majorité des étudiants, est d'ordinaire sans aucun enseignement philosophique »¹. Constatation vraie encore dans la situation actuelle, presque cent ans plus tard : c'est depuis quelques années seulement que l'on a commencé, dans plusieurs « Länder » de la République Fédérale d'Allemagne, à introduire la philosophie comme discipline scolaire. L'enseignement de cette discipline est souvent assuré par des professeurs avec un diplôme supplémentaire, l'agrégation en philosophie (« Lehrerexamen, Staatsexamen ») étant, elle, encore plus lentement établie que la discipline scolaire elle-même.

Ce trait particulier du système allemand de l'enseignement, justement de ne pas confronter le lycéen avec la philosophie, peut tout de même trouver sa justification : les pédagogues ainsi que leurs ministres soupçonnaient et soupçonnent encore la philosophie d'être à la fois de trop et pas du tout nécessaire. La philosophie serait de trop au lycée en ce qu'elle ne fournit que très peu de savoir utile, mais au contraire chargerait le lycéen avec trop d'informations. La philosophie ne serait pas du tout nécessaire, parce qu'elle trouve

sa mission scolaire mise en œuvre par d'autres disciplines du lycée : ainsi la logique est enseignée par des cours de mathématique et de grammaire, l'éthique et la psychologie par l'étude de la littérature. C'est très probablement à cause de cette notion d'une *économie pédagogique du savoir* que la philosophie en Allemagne se présente comme une discipline purement académique : Paulsen, lui-même en faveur de l'établissement de la philosophie au lycée, avait déjà proposé cette hypothèse². La philosophie est considérée comme un savoir qui se chevauche avec d'autres sortes de savoir. Les tentatives récentes d'introduire la philosophie au lycée affirment cette économie pédagogique du savoir, bien que sous des conditions modifiées. Car c'est le développement moderne d'une définition de plus en plus restrictive du contenu de chaque discipline, qui a renouvelé aujourd'hui le besoin de la philosophie au lycée : ainsi l'enseignement *direct* de la logique et de l'éthique doit compenser le manque aujourd'hui évident d'un enseignement « indirect ». Il est également possible de se prononcer pour l'introduction de la philosophie au lycée en soulignant la nécessité d'une réflexion sur les fondements des différentes disciplines, qui n'ont plus d'intérêt à la fournir elles-mêmes³.

S'il y a une fonction attribuée à la philosophie au lycée, c'est donc celle de la *propédeutique*. Il y a là une certaine parenté entre la situation aujourd'hui et celle au XIX^e siècle, comme le montrent bien les programmes des études (« Lehrpläne ») pour les lycées. Où la philosophie est enseignée (en Württemberg ou en Autriche, par exemple), elle figure sous le titre de « propédeutique philosophique », c'est-à-dire comme préparation générale aux autres sciences. Cette même fonction propédeutique du savoir philosophique était, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la fonction générale qu'elle exerçait à l'université. Comme toute préparation aux études académiques faisait l'objet d'un transfert, au cours du XIX^e siècle, de l'université au lycée, l'enseignement de la philosophie au lycée ne paraît donc qu'être la continuation de cette fonction. L'économie pédagogique du savoir, c'est-à-dire la différenciation entre les disciplines préparatoires et les disciplines proprement dites, serait alors mise en œuvre par deux institutions. Or, l'histoire de l'enseignement supérieur en Allemagne révèle qu'au lycée, l'établissement de la philosophie comme « propédeutique philosophique » n'était pas la règle. Comment l'expliquer ? C'est peut-être à l'histoire de la philosophie universitaire du XIX^e siècle que l'on doit s'adresser afin de comprendre l'exclusion de la philosophie dans l'enseignement scolaire. En effet, l'histoire de la philosophie universitaire nous apprend que le savoir philosophique en tant que tel était de moins en moins défini comme propédeutique.

Intérêt historique et philosophie

Celui qui prendrait la peine d'examiner tous les programmes des cours (« Vorlesungsverzeichnisse »), devrait bientôt réaliser que l'enjeu propédeutique du savoir philosophique disparaît en effet dans les universités allemandes du XIX^e siècle⁴. Bien entendu, les cours d'introduction dans les études académiques (« Einleitung in das akademische Studium ») sont maintenus aussi bien que les cours d'encyclopédie, ceux-ci donnant une introduction à toutes les sciences. Toujours annoncés parmi des « cours philosophiques », ces cours, parfois, n'offrent que l'exposition des systèmes particuliers. Quand Fichte, Schleiermacher, Schopenhauer et Hegel tenaient leurs cours d'introduction et d'encyclopédie à l'université de Berlin, ils utilisaient précisément ces cours pour présenter leurs propres philosophies. En tous cas, le nombre des cours d'introduction générale diminue considérablement jusqu'à la moitié du siècle ; dans certaines universités,

ces cours disparaissent même complètement. Au XIX^e siècle, l'étudiant en philosophie est confronté de plus en plus à une discipline particulière plutôt qu'à une propédeutique générale. Le processus de « devenir science » (*Verwissenschaftlichung*) de toutes les disciplines de l'ancienne *faculté* philosophique approfondit les bornes entre les domaines du savoir (à savoir la mathématique, les sciences naturelles, l'histoire, les sciences philologiques, l'histoire de l'art et la philosophie). Chaque discipline commence à cultiver une complexité intérieure qui a besoin de toute l'attention de l'étudiant et l'occupe totalement. Ce qui marque, avant tout, ce processus de « devenir science » de la philosophie – comme, d'ailleurs, de toutes les autres sciences de l'esprit (« *Geisteswissenschaften* ») – c'est la prééminence des cours historiques que les universités du XIX^e siècle commencent à offrir.

Nous voilà face à un double phénomène : d'un côté il y a un nombre de plus en plus petit des cours d'encyclopédie et de l'autre côté il y a un nombre de plus en plus grand de cours d'histoire de la philosophie. A l'université de Berlin des années trente du XIX^e siècle, un cinquième de tous les cours de philosophie est explicitement orienté vers l'histoire de la philosophie, dans les années quarante c'en est le cas pour un quart, et à partir des années cinquante pour un tiers, donc environ 10 cours sur 30 par semestre. Même les universités plus petites comme par exemple Breslau – avec en moyenne 11 cours de philosophie par semestre – manifestent cette tendance. Des cours réguliers traitant soit de l'ancienne, soit de la nouvelle, soit de la plus récente histoire de la philosophie confrontent l'étudiant avec une image historique de sa discipline, qui représente, au XIX^e siècle, une image tout à fait nouvelle. En plus, l'accroissement des cours d'histoire générale se trouve accompagné d'un accroissement non moins fort des cours sur des philosophes choisis (Platon, Descartes, Kant), voire sur certains textes (Aristote : *La métaphysique*, Hume : *L'essai*). Les programmes des cours (« *Vorlesungsverzeichnisse* ») nous indiquent d'une manière très concrète les noms, les sujets, les temps et les lieux des premiers cours de ce genre. Déjà dans les années trente, cet accroissement des cours historiques commence à nuire aux cours d'encyclopédie ; un peu plus tard on pourrait même constater que les universités allemandes, dans leur ensemble, suivent assez fidèlement la maxime que Friedrich Nicolai a formulé devant l'Académie des Sciences de Berlin en 1808, disant que la meilleure introduction à la philosophie serait l'étude de son histoire⁵.

Or, on peut objecter qu'il n'y a pas de quoi s'étonner devant cette orientation historique de l'enseignement universitaire de la philosophie, car l'historicisation de toutes les sciences de l'esprit (« *Geisteswissenschaften* ») figure sans doute parmi les tendances générales de l'époque. Quelques chiffres : entre 1800 et 1850 l'on peut compter environ 40 histoires de la philosophie, dont quelques-unes en plusieurs volumes, écrites par des auteurs allemands ; en français l'on peut compter environ 22 œuvres dans la même période, à côté d'environ 6 œuvres en anglais⁶. Presque tous les historiens allemands étaient également professeurs de philosophie à l'université⁷. Il y a donc, outre l'accroissement de l'enseignement historique de la philosophie, un accroissement simultané de la production littéraire dans le domaine de la recherche et de la représentation historique. L'évidence de l'histoire de la philosophie ne semble pas être questionnée, et l'on pourrait soupçonner que les professeurs de philosophie – tout comme les historiens qui n'affirment plus l'identité de la philosophie dans sa fonction envers les sciences, mais plutôt dans sa propre continuité historique – ne soulignent plus l'utilité propédeutique du savoir philosophique au profit de la représentation de sa complexité historique. Regardé de plus près, ce soupçon s'avère faux. La prééminence évidente de l'histoire de la philosophie, constituant sans doute la

nouvelle identité disciplinaire de la philosophie, s'articule tout de même dans le travail de professeur de philosophie autrement que dans le travail d'historien. Même dans un cours d'histoire de la philosophie, le professeur de philosophie ne représente pas l'historien enseignant ; nous ne pouvons pas tracer trop loin la parallèle entre recherche historique et enseignement. Ce qui, au cours du XIX^e siècle, nous paraît indubitablement un processus évident, à savoir l'orientation historique de l'enseignement philosophique, doit être compris plutôt comme une pratique nouvelle de l'étude de philosophie qui, désormais, se met en œuvre dans le cadre d'une nouvelle économie du savoir, que l'on pourrait appeler, à la différence de l'économie pédagogique, une *économie académique du savoir*.

La pratique du cours historique : l'exemple de Hegel

Les cours d'histoire de la philosophie, émergeant pour la première fois au XIX^e siècle, ne sont pas déterminés à rendre compte du passé de la philosophie sous forme de rapport littéraire. Plutôt, ils présupposent les rapports littéraires et les transcendent, sous forme de commentaire et en vue des définitions plus systématiques. On pourrait même dire que le discours du professeur d'université n'a sa propre autonomie que sous cette forme de commentaire⁸. Les cours d'histoire de la philosophie que par exemple Hegel a offert à l'université de Berlin entre 1820 et 1830 représentent explicitement un commentaire ; ce qui est évident - pour commencer au niveau le plus simple - déjà dans la manière dont Hegel tient à se distinguer des différents rapports littéraires pré-existant. Dans ses cours, Hegel dispute, à maintes reprises, les présuppositions méthodologiques des représentants majeurs de l'historiographie philosophique. Il problématise sans cesse la tradition littéraire du savoir philosophico-historique. Son propre discours n'est qu'une discussion permanente et critique de ce qu'il appelle « l'idée commune » de la représentation historiographique⁹.

On pourrait le dire peut-être de la façon suivante : le cours d'histoire de la philosophie est dominé par un intérêt envers le passé de la philosophie qui, étant toute autre chose que l'intérêt historique et, en même temps, la conséquence de celui-ci, tend à reconstruire radicalement le savoir historique. Cet intérêt, que Hegel déclare un intérêt proprement philosophique, se montre particulièrement actif dans l'attention au *principe* de chaque philosophie. Le cours de Hegel est voué au repérage des principes des philosophies ; ainsi souligne-t-il l'idée de l'entendement chez Anaxagore, parce que celui-ci l'a fait le principe de sa philosophie ; il fête Aristote comme « auteur original de la logique », ayant déterminé la forme de la pensée rationnelle. Toutefois, ces renvois aux principes ne sont qu'occasionnellement coordonnés avec les renvois à certaines philosophies : celles-ci ne représentent que des lieux contingents, et pas toujours des lieux de production. Ce que Hegel nomme principe, il l'appelle aussi « chose principale », « le philosophique », « le point de vue », « le général », « la relation », « la question principale », « le point de vue principal », « l'intérêt principal », « la relation principale », « l'intérêt du fond », « la détermination du fond », « maxime principale ». Comme Hegel le dit vers la fin de son cours, le repérage des principes, c'est la détermination de ce qui n'est pas passé, de ce qu'il ne faut pas perdre dans toute philosophie, c'est-à-dire de ce qui vaut philosophiquement encore dans le présent¹⁰.

La critique de la conception historique de la philosophie chez Hegel est donc étroitement liée à son effort pour analyser toutes les philosophies passées en vue de ce qui en est intérieurement et proprement dit présent. Cette volonté herméneutique, si l'expression est juste, met la conception de l'historien à l'envers. L'historien concevait –

pragmatiquement - l'histoire des idées comme suite indéfinie des actions, dont la complexité est produite quasi naturellement par les activités des penseurs individuels dans différentes situations historiques. La recherche des « maximes » et des « raisons » n'était pour l'historien qu'une recherche des intentions, des motivations et des volontés derrière les traces écrites, derrière la positivité des énoncés. La construction de l'histoire de la philosophie comme narration continue est ainsi son moyen préféré d'explication des figures de pensée successivement modifiées : cette construction lui permet finalement, par respect pour les maximes individuelles, la connaissance des particularités (« Eigentümlichkeiten ») de la philosophie¹¹. Or, le cours d'histoire de la philosophie est orienté tout à fait autrement, car il tend à raccourcir le savoir historique et à interrompre la construction narrative.

En d'autres mots : c'est un présentisme radical qui s'articule dans le cours. Tandis que Tennemann - vrai historien - exige d'inclure dans l'histoire de la philosophie aussi les essais de la pensée et les « tentatives » qui n'ont plus de signification dans un contexte philosophique du présent¹², Hegel souligne la réduction de la complexité comme achèvement proprement philosophique. Ce travail de réduction détermine en effet le cours de son cours : Hegel choisit un minimum de figures « principalement » intéressantes et, par conséquence, après un traitement relativement détaillé de la philosophie de l'antiquité, il tend à omettre la philosophie du Moyen Age, afin d'arriver à l'époque moderne, qu'il ne désigne que rapidement. Ce qu'il dit à propos d'Anaxagore, de Socrate, de Platon et d'Aristote, lui permet une représentation plutôt schématique de toutes les autres positions, à l'exception peut-être de Descartes, de Spinoza et de Kant. Puisque seuls les principes peuvent garantir la présence de la pensée passée, l'image du passé de la philosophie reconstruite à partir des principes ne connaît que très peu de figures. L'attention aux principes permet à Hegel de restreindre considérablement la tradition littéraire : il exclut certains textes et certaines parties complètement. Sont exclus ainsi, entre autres, le dogme de palingénésie, l'éthique et les « découvertes scientifiques » de Pythagore, puisqu'ils sont « sans intérêt philosophique aucun », puisqu'ils « ne méritent pas d'être regardés comme philosophiques », ou puisqu'ils « ne peuvent pas être valables pour la philosophie spéculative ou proprement dite ». Hegel constate, ensuite, que la philosophie éléatique après Zénon « ne peut plus nous intéresser » ; que la philosophie d'Empédocle « n'a pas grand intérêt », car elle « est plutôt poétique que philosophique » ; que le reniement des Dieux chez Théodore « n'est pas intéressant non plus », car « les Dieux ne sont pas un sujet de la raison spéculative ». Le cours fourmille de telles remarques. Alors, l'intérêt philosophique ne touche pas à la figure mythique de la vérité chez Platon, à la philosophie romaine du Stoïcisme, aux détails de la métaphysique d'Epicure, et - d'une manière très générale - à la philosophie arabe et juive du Moyen Age, à la « littérature » de la philosophie scolastique, aux écrits religieux et politiques de Locke et de Hobbes, enfin aux écrits populaires de Fichte non plus.

Le cours d'histoire de la philosophie représente - autrement qu'une histoire écrite de la philosophie - le lieu d'une définition du philosophique dans le sens d'une détermination explicite et permanente de ce qui n'est pas proprement philosophique. Si l'historien tend au contraire à la restriction canonique, on pourrait dire que c'est l'*exemplification* du philosophique, tâche principale d'un cours historique, qui domine aussi toutes les autres tâches, notamment la critique intérieure des positions philosophiques. Ce que l'on peut voir chez Hegel c'est l'intention, maintenue dans le cours tout entier, d'examiner le savoir historique à chaque instance.

Le cours d'histoire de la philosophie n'est donc pas une alternative à l'histoire écrite ; il n'est même pas une autre et encore moins une meilleure manière de la reconstruction du savoir historique. Il se constitue lui-même dans un rapport - qui peut être critique ou positif - à la représentation déjà faite du savoir historique, une représentation prise comme présupposition, comme prétexte. Le cours n'est rien d'autre que ce rapport permanent à l'historiographie, qu'il soumet, étant cours universitaire, à un contrôle économique (du savoir). Grâce à ce contrôle, l'enseignement historique de la philosophie peut gagner vivacité et efficacité ; le professeur de philosophie définissant - comme par exemple Albert Peip en 1863 - « l'histoire de la philosophie comme science introductrice », réalise ainsi une certaine distance par rapport au massif, foisonnant et irritant savoir historique de la philosophie¹³. D'ailleurs, c'est dans la même année 1863, à l'université de Berlin, que les cours d'orientation historique ne sont plus annoncés derniers, mais premiers parmi les cours philosophiques.

Le savoir historique comme savoir introducteur

L'émergence des cours d'histoire de la philosophie au XIX^e siècle mériterait une analyse plus profonde pour que l'on puisse avancer plus qu'une hypothèse sur la nouvelle économie académique du savoir. Les réflexions jusqu'ici présentées nous permettent tout de même d'arriver à certaines conclusions. Le traitement historique de la philosophie confronte l'étudiant avec un savoir qui n'a sa représentation complète qu'en dehors de l'enseignement académique, à savoir dans l'historiographie de la philosophie. Chaque cours d'histoire de la philosophie ne peut que pré-supposer le savoir des philosophies passées, afin de le restreindre selon les lois de l'économie académique, c'est-à-dire afin de le mettre en discussion et de le définir. Cette pré-supposition n'exclut pas qu'un enseignement lié étroitement à la recherche soit possible. Dans les universités allemandes, un pareil enseignement est exercé dans les séminaires (« *Seminare* », à distinguer radicalement des « *Vorlesungen* »). Une certaine économie du savoir est quand même indubitablement nécessaire, si l'histoire de la philosophie doit servir à l'introduction des études philosophiques elles-mêmes.

Le remplacement de l'économie propédeutique du savoir par l'économie académique, ou plutôt l'entrée en vigueur de cette nouvelle économie dans les universités allemandes au XIX^e siècle, entraîne tout d'abord un changement du cadre de référence : si le professeur de philosophie se référait de préférence au savoir des autres sciences, afin de pouvoir justifier son propre enseignement, il est désormais obligé de s'orienter vers l'histoire de sa discipline. Par conséquent, le dialogue entre le professeur d'université et les étudiants devient plus spécifique, plus intra-disciplinaire : les *curricula* et les exigences des examens contribuent à cet effet.

Sans que les réflexions jusqu'ici essayées abordent leur sujet d'une manière suffisante, elles permettent cette conclusion : il est difficile de concevoir comment un tel dialogue, chargé de pré-suppositions - ou plutôt : fondé sur des prétextes - peut être transféré au lycée. C'est alors la conception historique que la philosophie a d'elle-même, et notamment en Allemagne, qui fait obstacle à l'établissement de la philosophie au lycée. Dans une période de différenciations des disciplines, l'établissement de la philosophie scolaire comme propédeutique risque de paraître naïf ou du moins peu sérieux, vue l'étendue de l'histoire de la philosophie. C'est peut-être la raison pour laquelle, en Allemagne, si peu de professeurs d'université s'expriment en faveur de la philosophie au lycée.

L'enseignement de la philosophie au lycée est en effet souvent déterminé non pas par une seule économie, mais par deux : ainsi il s'y réalise une sorte d'introduction à la philosophie qui n'approche provisoirement que quelques figures historiques de la philosophie. La connaissance de quelques « héros » philosophiques risque d'être le seul savoir qui est offert au lycéen. Un tel enseignement ne peut plus être qualifié dans le cadre de n'importe quelle économie du savoir, car, strictement parlant, il est plutôt production de savoir que restriction : la légende littéraire de la philosophie, où figurent les prophètes, les prédicateurs, les saints et les démagogues, n'a pas besoin d'être justifiée par référence au savoir épistémologique ou historique. Une telle légende ne peut représenter la philosophie qu'au prix de son historicisation totale : elle est alors complètement autre chose qu'une introduction à la philosophie. Car que veut dire introduire à la philosophie, sinon organiser et régler le savoir philosophique, afin d'en faire une certaine économie qui permet à l'étudiant d'y être introduit ?

NOTES

1. Friedrich Paulsen : *Die Geschichte des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen vom Ausgang des Mittelalters bis zur Gegenwart*, 1-2 Leipzig(3) 1919 ; ici II, p.670.

2. Cf. Paulsen, vol.II, p. 671.

3. Cf. Gustav Lambeck (éd.) : *Philosophische Propädeutik im Anschluss an Probleme der Einzelwissenschaften*, Leipzig et Berlin 1919. Dans sa préface, Lambeck exige l'établissement de la philosophie au lycée précisément pour cette raison : les disciplines qui ont besoin de philosophie sont ici la mathématique, la physique, la biologie, la littérature allemande, l'histoire et l'« antiquité ».

4. Les réflexions suivantes partent d'un examen des programmes des cours dans les universités allemandes entre 1810 et 1860. Cet examen n'étant pas encore terminé et loin d'être exhaustif, ces réflexions ne sont que des hypothèses. La publication d'une étude détaillée de l'enseignement de la philosophie en Allemagne est envisagée.

5. Friedrich Nicolai, « Betrachtungen über die Frage, wie der mündliche Vortrag der Philosophie auf Universitäten eingerichtet werden sollte, um gemeinnütziger zu werden. Zwei Vorlesungen », dans : *Philosophische Abhandlungen* vol.2, Berlin et Stettin 1808.

6. J'espère pouvoir compléter au cours de l'année prochaine une bibliographie des écrits sur l'histoire de la philosophie au XIX^e siècle. Les chiffres donnés figurent dans une première esquisse presque exhaustive.

7. Je tiens à souligner ce fait : le XVII^e siècle ne connaît ni les cours d'histoire de la philosophie, ni – dans la plupart des cas – l'identité de l'historien de la philosophie avec le professeur d'université.

8. Les réflexions suivantes font partie d'une étude plus détaillée des cours d'histoire de la philosophie de Hegel. J'ai présenté une première esquisse de cette étude à la conférence de la Hegel Society of Great Britain à Oxford en Septembre dernier. Les traductions des expressions de Hegel sont les miennes.

9. A la fin du XVIII^e siècle les histoires suivantes étaient déjà publiées : Christoph Adelung (*Geschichte der Philosophie für Liebhaber*, Leipzig 1786), Johann August Eberhard (*Allgemeine Geschichte der Philosophie zum Gebrauch akademischer Vorlesungen*, Halle 1787, 1796), Dietrich Tiedemann (*Geist der spekulativen Philosophie*, 1-6 Marburg, 1791-1797), Johann Gottlieb Buhle (*Lehrbuch der Geschichte der Philosophie und einer kritischen Literatur derselben*, Göttingen 1796-1805) ; il y avait aussi les manuels suivants : Anton Friedrich Büsching (*Grundriss einer Geschichte der Philosophie und einiger wichtigen Lehrsätze derselben*, (1. Teil Berlin 1772, 2 Teil Berlin 1774), Franz Nikolaus Steinacher (*Grundriss der philosophischen Geschichte*, Würzburg 1774), Johann Gurlitt (*Abriss der Geschichte der Philosophie zum Gebrauch für Lehrvorträge*, Leipzig 1786). Quant

à l'historiographie philosophique du XVIII^e siècle cf. Lucien Braun, *L'histoire de l'histoire de la philosophie*, Paris 1973. A propos de la discussion hégélienne de l'histoire pragmatique cf. aussi Jacques d'Hondt : *Hegel. Philosophe de l'histoire vivante*, Paris 1966, p. 385-391.

10. Cf. le dernier chapitre du «Cours» de Hegel (« Résultat ») : « La dernière philosophie résulte de celles qui l'ont précédée ; rien ne se perd, tous les principes sont conservés. »

11 . Cf.. Ulrich Johannes Schneider, *Die Vergangenheit des Geistes. Eine Archäologie der Philosophiegeschichte*, Frankfurt am Main 1990.

12 . Cf.. W.G. Tennemann : *Geschichte der Philosophie I* Leipzig 1798, p XXXIII.

13 . Cf.. A. Peip, *Die Geschichte der Philosophie als Einleitungswissenschaft, Eine Antrittsvorlesung*, Göttingen 1863.